

Préface

Des récits de rêves érotiques, des conseils de masturbation, des photos pornographiques ou des poils pubiens joints au courrier... : la correspondance de Constant et de Gabrielle, amants séparés par la guerre, ne ressemble décidément à aucune autre publiée à ce jour. Et nous sommes obligé d'admettre que nous n'avons rien trouvé de tel au cours de nos recherches doctorales sur la morale sexuelle en 1914-1918¹. Pourtant, en 1996, alors que nous nous entretenions pour la première fois avec le professeur Stéphane Audoin-Rouzeau au sujet de notre thèse d'histoire, celui-ci nous lança : « Vous verrez, vous allez nous trouver des textes d'anthologie ! » Des textes d'anthologie — des récits à caractère érotique pour être précis —, nous n'en avons guère trouvé en vérité. Initialement parti à la recherche du plaisir et de la jouissance censés conjurer la guerre et l'angoisse des temps, nous n'avons exhumé des archives que des souffrances sexuelles, des frustrations affectives, des fantasmes de démoralisation, la peur de l'adultère des femmes restées seules à l'arrière et la chair triste des maisons de prostitution et des filles à soldats. Il faut en convenir : l'intimité des poilus et des « épilées » — comme on nommait parfois leurs femmes — s'est largement dérobée aux yeux de l'historien. Et ce ne sont pas les nombreux carnets de guerre et correspondances conservés par les archives et les familles qui peuvent combler les silences de l'écriture de soi. La mort, le froid, les poux, les rats, la boue, toutes les horreurs de la guerre y sont consignées, mais les combattants rechignent à se confier plus avant, à dire les blessures

1. *Misères et Tourments de la chair durant la Grande Guerre. Les mœurs sexuelles des Français, 1914-1918*, Paris, Aubier, 2002.

du corps et de l'âme, sauf à user d'euphémismes et de périphrases. Le modèle de la virilité, de l'homme chaste et fort, que le XIX^e siècle bourgeois a lentement construit, est alors souverain et il n'est pas acceptable de rompre le stéréotype de l'autocontention et de la maîtrise de soi pour avouer ses souffrances et ses failles intimes, pas même à sa femme.

Bien sûr, il leur tarde, à ces poilus de 1914, de revenir à l'arrière et de serrer leurs femmes dans leurs bras, et ils ne se privent pas de l'affirmer dans les lettres adressées à leurs chères et tendres, mais comment évoquer plus avant leurs tourments, leur « cafard » et les fantasmes qui les hantent ? Les lettres échangées entre les époux recèlent pourtant, à côté de formules pudiques, des lapsus édifiants sur leurs préoccupations immédiates : « Des gros baisers de ta petite chérie qui ne sexe de penser à toi ¹ », écrit par exemple une femme, tandis qu'un soldat, s'effrayant sans doute autant de sa propre frustration sexuelle que de celle son épouse, lui donne des conseils de masturbation : « Tu iras chez la jardinière chercher des carottes en attendant que je revienne avec la mienne ². » Plus étonnant encore, le témoignage du militaire Alfred Bourrin : cantonné chez une villageoise du Nord avec des camarades officiers, il raconte dans son journal que sa logeuse leur exposa un godemiché à l'issue d'une conversation gauloise. « Son mari, mobilisé aux armées, avait tenu à concrétiser son souvenir au moyen d'un objet curieusement taillé par lui dans un manche d'outil ³. »

Les poilus de la Grande Guerre étaient donc des hommes faits de chair et d'os, une affirmation qui a longtemps été niée car l'héroïsation qui les a entourés a gommé cette dimension au profit du modèle de l'homme fort, méprisant la mort comme les morsures du corps. Et il est difficile de s'affranchir du modèle, d'où la retenue de la plus grande part des correspondances contemporaines. Il faut s'appeler Guillaume Apollinaire pour se moquer des pesanteurs morales et entretenir, dans ses *Lettres à Lou*, une conversation libertine avec sa maîtresse, Louise de Coligny ⁴.

1. Cité par Gérard Baconnier, André Minet, Louis Soler, *La Plume au fusil, les poilus du Midi à travers leurs correspondances*, Toulouse, Privat, 1995, p. 66.

2. *Ibid.*, p. 187.

3. Alfred Bourrin, *1914-1918, 44 ans après... ou les souvenirs d'un soldat sans armes*, *Journal inédit*. Je remercie Sophie Eckert-Dulucq de me l'avoir communiqué.

4. Guillaume Apollinaire, *Lettres à Lou*, Paris, Gallimard, 1990.

Mais avec Apollinaire et sa vision esthétique et presque charnelle de la guerre, on est en droit de se demander où commence la vie privée et où s'achève la poésie. N'a-t-il pas expressément recommandé à Lou de lui conserver ses lettres et ses poèmes dans le but d'une publication future¹ ? Apollinaire sait ici qu'il fait œuvre de littérature, ce qui fausse l'étude historique.

Rien de tel dans la correspondance de Constant et de Gabrielle, mariés depuis 1904 et exerçant la profession de marchands de vins et spiritueux dans la commune de Petit-Noir (Jura). Strictement privée, elle n'était nullement destinée à être exposée et surtout pas à un historien, d'où le caractère exceptionnel du document mais aussi le sentiment quelque peu perturbant de viol de l'intimité des deux époux que le lecteur peut parfois éprouver. « Ce que nous échangeons, petite femme, est bien à nous. Personne ne le sait et personne ne le connaîtra », avait souligné Constant en juillet 1915, loin de se douter que sa prose serait un jour publiée et commentée. Exceptionnelle sur le fond, cette correspondance est aussi d'une forme plutôt rare : Constant conservait précieusement les lettres de Gabrielle et les lui renvoyait avec les siennes, dans le but de les relire plus tard, une fois l'épreuve terminée. Ainsi, on dispose d'un ensemble cohérent et croisé, ce qui n'est pas si courant.

De constitution fragile, atteint de myopie, Constant est d'abord épargné par le premier conseil de réforme en 1914, mais quand la guerre s'installe dans la durée et que ses ravages nécessitent de nouvelles levées d'hommes, il est rattrapé par son destin en février 1915. Ce catholique conservateur et nationaliste, lecteur du barrésien *Écho de Paris*, n'est cependant pas enchanté d'accomplir son devoir sous les drapeaux : parce qu'il n'a aucun goût pour la vie militaire et craint de ne jamais revenir vivant de l'épreuve, mais surtout parce qu'il se sépare de sa femme dont l'éloignement lui est insupportable. En cela, la guerre ressuscite la passion amoureuse qui s'était apaisée après une décennie de vie commune : « Notre exil a resserré nos cœurs », écrit Constant qui découvre à quel point Gabrielle lui manque et combien il n'a pas su apprécier son bonheur au regard de sa situation présente. Quelques jours à peine après son départ pour le front, il se

1. Le 11 mars 1915, Apollinaire écrit à Lou, à propos des lettres et poèmes qu'il lui envoie : « Tu n'es que la dépositaire. Tu dois me les rendre quoi qu'il arrive », *Poèmes à Lou*, Paris, Gallimard, 1988, p. 131.

lamente déjà : « Ah ! Maintenant je donnerais le monde pour avoir un de tes baisers. » Pour autant, Constant ne va pas jusqu'à se féliciter de l'état de guerre qui lui a permis de découvrir la passion et d'éprouver son amour, contrairement à André Dollé qui bénit paradoxalement la séparation qui soude son couple¹. Sa réaction est, en effet, plus proche de celle que décrit le Dr Huot dans *La Vie parisienne* du 20 mars 1915 : « Nous ne connaissons tout le prix d'une présence, dont l'habitude avait émoussé l'agrément, que quand cette présence nous fait soudain défaut. » De cette passion naît une tendre correspondance tout d'abord, qui, au fil des mois, s'enflamme peu à peu jusqu'à devenir tout à fait érotique en août et septembre 1915. Tous les jours, les deux époux s'écrivent au moins une lettre, ce qui représente en janvier 1916, date à laquelle Constant décède, la masse considérable de six cents courriers dont seul un extrait est ici publié. Bien entendu, les banalités sont légion et l'on comprendra que l'éditeur ait souhaité épargner au lecteur les répétitions et les faits anodins qui nous paraissent aujourd'hui sans importance, sinon ennuyeux, même s'ils avaient alors tout leur sens dans la conversation à distance de Constant et Gabrielle. Notons tout de même que le temps passé à écrire à sa femme distingue le marchand de vins et surprend jusqu'à ses camarades : « Tous me demandent ce que je peux bien te raconter. » Mais Constant est intarissable.

La souffrance de la séparation conjuguée à l'horreur de la guerre et à une inclination manifeste à broyer du noir provoque une nette évolution chez ce poilu petit-bourgeois qui abandonne lentement ses convictions nationalistes et patriotiques. Dès le 1^{er} avril, il se dit dégoûté de la vie militaire et de l'autorité des chefs et, quelques jours plus tard, avoue qu'il préférerait être tué si la guerre devait continuer encore plus de six mois. Il prie devant la tombe de soldats allemands que l'on vient d'inhumer, s'écœure de la distribution de couteaux de tranchées qui doivent être utilisés pour achever les blessés ennemis, définit les Allemands comme un « peuple fort », à mille lieux des inepties journalistiques qui les présentent comme des lâches, et finit par confier qu'il n'est plus patriote du tout. Sa chère « Gaby » ne peut renier son nationalisme, elle qui baigne à l'arrière dans une

1. André Dollé, *Pages de gloire, d'amour et de mort*, Paris, 1916, p. 59.

atmosphère de bellicisme encore relativement ignorante de la réalité de la guerre : pleine de haine, elle rêve de combattre, d'étrangler un de ces « sales moineaux de Boches », d'écraser pour toujours « cette sale vermine ». Toutefois, c'est la vie de son Constant qui lui importe le plus et, aussi belliciste soit-elle, elle voudrait bien que la mission de défendre la patrie ne repose pas sur les épaules de son homme. C'est aux autres de se battre, aux plus jeunes surtout, pas à son mari en tout cas qui est délicat de l'estomac et dont la santé est si fragile. Cette farouche patriote ne pense d'ailleurs qu'à une chose : faire jouer toutes ses relations et notamment harceler les médecins pour « embusquer » son homme, c'est-à-dire le ramener sur un poste moins exposé à l'arrière, voire le faire réformer. Toutes les pistes sont explorées : « À présent, écrit-elle à son mari, je m'humilie et rampe comme les Juifs pour arriver à mes fins. » Passons sur le préjugé, courant à l'époque, et ne retenons ici que la force de la détermination. Mais rien ne marchera. La puissance de son amour lui fait même espérer qu'une blessure opportune lui ramènera définitivement son mari à la maison. Les convictions des deux époux sont donc de peu de poids devant la souffrance de la séparation et c'est au nom de son amour contrarié, et absolument sans arrière-pensée politique, que Constant écrit le 11 juin qu'il maudit la guerre.

Quand tous les efforts d'« embusage » ont échoué, quand la blessure ne vient pas, il ne reste plus qu'à prier Dieu et sa miséricorde. Profondément catholiques, ces petits commerçants vivent d'une foi populaire qui se représente Dieu comme un bon père aimant et la religion comme une protection, un « paratonnerre » alimenté par des pratiques et des croyances plus proches de la superstition que du catholicisme. « Le bon Dieu nous aime trop pour nous séparer », assure Gabrielle qui veut se persuader que le Sacré-Cœur les protège parce qu'il « a pitié de ceux qui s'aiment ». Et si cela ne suffit pas, il y a la ribambelle d'images et de médailles pieuses qu'elle envoie à son poilu de mari et les fanions du Sacré-Cœur que l'on doit porter sur la poitrine. Elle-même en a agrafé un sous sa robe pour être à l'unisson et montrer sa soumission à Dieu. Des prières rituelles, à réciter matin et soir, viennent compléter ce bric-à-brac mystique et magique. La protection ne suffit toutefois pas : la guerre étant pensée comme une punition, un fléau divin, il est nécessaire de souffrir pour

expier et être heureux demain. La Rédemption est à ce prix et c'est pourquoi Gabrielle parle fréquemment d'offrir ses souffrances au Petit Jésus, avec son vocabulaire de commerçante : « Nos sacrifices unis, cela formera un beau bouquet plein de mérites qui nous sera rendu au centuple, car au Ciel les placements se multiplient. » Cela ne l'empêche pas d'adresser également des « millions de coups de languette » au sexe de son mari. En matière de sublimation, et en dépit de leur grande religiosité, Gabrielle et Constant ne sont pas des modèles. Autant leur amour les empêche de se montrer vertueux patriotes, autant il compromet leur attitude de pieux chrétiens. Rien à faire, ces deux-là ne peuvent se résoudre à attendre patiemment la fin du carême.

Et puisqu'il n'est pas possible de réformer Constant et de le ramener en arrière, c'est Gabrielle qui viendra à lui en montant dans la zone des armées. Dès le 9 mars, à peine un mois après le départ de son homme, elle envisage déjà de le rejoindre, un voyage facilité par la proximité du front alsacien sur lequel il a été envoyé. Mais il faut pour cela bien préparer l'affaire car les règlements sont stricts et la prévôté militaire veille plus ou moins sévèrement. De plus, les maris qui ont incité leurs femmes à les retrouver dans leurs cantonnements peuvent être frappés de peines disciplinaires, d'où la nécessité d'une grande prudence. Pour rencontrer sa femme à Épernay, le Dr Paul Voivenel met ainsi sur pied tout un stratagème et prend la précaution d'égarer le contrôle postal qui surveille les soldats en changeant les noms de famille et en donnant des indications à une supposée commerçante censée faire une tournée dans la région de Reims¹. Constant n'a pas cette prudence et, tout à fait naïf, part s'entretenir avec des gendarmes sur les moyens de faire venir sa femme. Ceux-ci lui opposent évidemment un silence réprobateur, mais il a plus de chance auprès de son capitaine et de son adjudant qui comprennent la situation et sont prêts à le dispenser d'exercice si sa femme le rejoint dans le village où cantonne le 260^e régiment. C'est que bon nombre d'officiers sont les premiers à violer les règlements en faisant clandestinement venir leurs femmes dès qu'ils sont ramenés en arrière du front. Dans les bourgs de la zone des armées, les hôtels sont pris d'assaut et deviennent de véri-

1. Paul Voivenel, *Avec la 67^e division*, Toulouse, Éditions de l'Archer, 1938, t. IV, pp. 86-87.

tables maisons de rendez-vous pour couples mariés : « Tout le monde se retrouvait à l'hôtel, confie le capitaine de Sommereux dans ses souvenirs. On s'emparait d'assaut d'une chambre ; on s'y barricadait pour rester maître de la position ; et, malgré tant de précautions, on n'était guère tranquille. De quart d'heure en quart d'heure, une bonne frappait à la porte : "Eh ! Dépêchez-vous donc, il y a des gens qui attendent en bas votre chambre"¹ ». » À Bellemagny, petit village où cantonne le régiment de Constant, il n'y a guère d'hôtels et les habitants ne peuvent accueillir Gabrielle, eux qui doivent déjà loger les officiers et leurs ordonnances, mais il y a toujours une grange à disposition et c'est dans ces conditions de confort rustique mais dans un bonheur inouï que les deux époux se retrouvent du 15 au 23 juillet. L'amour a triomphé de tous les règlements militaires.

On aurait pu croire que ces retrouvailles enflammées après cinq mois de séparation calmeraient les frustrations des deux amants. C'est tout le contraire qui se produit. L'amour charnel vire désormais à l'obsession. Il faut dire que Constant a toujours scrupuleusement suivi les recommandations de Gabrielle quand, quatre jours après sa mobilisation, le 13 février, elle lui suggérait de s'ouvrir à elle de toutes ses misères : « Écris-moi tout ce que tu éprouves, ne me cache rien, mon grand chéri. » Il ne s'en prive pas, même s'il hésite un temps à se lancer dans le libertinage épistolaire, se décrivant d'abord comme un malheureux « mendiant d'amour ». Parce qu'il écrit quotidiennement sa dépendance et ses blessures, et parce qu'il sollicite Gabrielle pour une conversation plus érotique, c'est cette dernière qui semble avoir le rôle moteur de leur conversation amoureuse. Jadis patron et chef de famille, Constant n'est plus qu'un soldat dépendant de sa femme qui le bombarde de mandats et de colis de vêtements, cigares, saucissons, cacahouètes, mandarines, fromage, oranges, pâtés, chocolat et surtout papier à lettres. Il lui donne bien quelques conseils pour tenir le commerce en son absence et pour planter le jardin potager, conseils que Gabrielle sollicite, peut-être pour ménager l'amour-propre de son mari et pour lui signifier que son avis est toujours aussi important, mais elle pourrait très bien s'en passer. En effet, loin de péricliter, le

1. P.-C. de Sommereux, *À la guerre comme à la guerre*, Paris, La Renaissance du Livre, 1918, pp. 74-75.

commerce de vins ne s'est jamais aussi bien porté depuis que Gabrielle en a pris les rênes : deux mois après le départ de Constant, elle a déjà remboursé toutes les dettes du couple et a économisé 3 200 francs. En août, le montant de ses placements atteint les 8 000 francs. Constant lui-même en est impressionné et sans doute quelque peu blessé : « Je vois que ton commerce marche à merveille et beaucoup mieux que sous ma direction », note-t-il, mi-admiratif mi-amer. Pourtant l'explication est simple : avec la pénurie liée au manque de main-d'œuvre, aux déficiences des moyens de transport et aux réquisitions militaires, les prix flambent et les marchands de vins s'enrichissent sans peine.

Il en va de l'amour comme du commerce : c'est Gabrielle qui tient les rênes et qui accepte de rentrer dans le jeu érotique que lui propose son mari. La domination de Gabrielle, placée sur un piédestal par Constant, apparaît d'ailleurs dans la féminisation des tendres formules adressées à son homme : « mon loulou adoré », « mon petit trésor », « mon cher petit totome » deviennent rapidement « ma louve chérie », « ma fille de totome », « ma belle », « ma petite totomette », « ma petite cocotte », « ma louloute chérie » ou encore « ma petite chatte ». Le basculement de la correspondance a véritablement lieu en juin où, pour répondre aux sollicitations à demi exprimées de son mari, Gabrielle lui envoie des poils pubiens dans du papier d'Arménie. Il en est tout heureux, les embrasse copieusement et les place sur son cœur à côté de la photo de son épouse et de l'image du Petit Jésus. Et il ne faut pas s'étonner de ce voisinage entre sexe et religion : en s'aimant, ce couple est persuadé de vivre pleinement sa foi dans le plus grand amour du Christ. Du reste, les deux vocabulaires s'interpénètrent quand, parlant du « lulu » et de la « lulette », c'est-à-dire des sexes masculin et féminin, Gabrielle précise : « C'est carême pour eux en ce moment mais ces temps de pénitence passeront et leurs Pâques seront célébrées dans toute leur splendeur. » Et puis, Constant n'a-t-il pas deux sentinelles pour veiller constamment sur lui, sa femme et le Petit Jésus ?

Après leur rencontre clandestine de juillet, en arrière du front alsacien, on ne les retient plus. Surtout depuis que Constant a découvert l'existence des permissions et déposé une demande qu'il espère voir acceptée pour le mois d'octobre suivant : la perspective de prochaines retrouvailles à Petit-Noir sert de

prétexte à un déchaînement des passions. On se promet bien du plaisir, six jours de réjouissances où il sera inutile à Constant de s'habiller et de sortir du lit conjugal. En attendant, Gabrielle canalise la frustration de son époux par des conseils mesurés de masturbation. Comme Guillaume Apollinaire qui souhaite que sa Lou ne se fasse pas « menotte » trop souvent, Gabrielle entend éviter des dépenses physiques inutiles à son mari car elle veut qu'il lui réserve « ce jet délicieux » et sa « bonne liqueur ». « Ne te fatigue pas à faire le lulu pointu tous les jours », le gronde-t-elle avec une compassion pleine de naïveté : « Ce que lulu doit être gonflé et pointu car la pesanteur du liquide doit le tirer vers le bas. Est-ce que ce lourd machin ne te gêne pas dans ta marche ? » Comme elle a envoyé de ses poils pubiens, ou plus exactement des « veuveux de sa lulette », elle exige en retour un flacon de sperme de son mari pour qu'elle puisse s'en vaporiser un endroit intime. Constant, lui, est aux anges depuis que sa femme a décidé de répondre à sa demande de conversation érotique et il l'encourage à continuer. De son côté, il lui fait part de ses rêves érotiques, compare ses éjaculations aux « inondations de 1910 », et lui envoie des photos pornographiques achetées sous le manteau et montrant des couples dans toutes les positions de l'acte sexuel. Profondément peinée des souffrances de son mari, sa femme finit par lui recommander la fréquentation d'une prostituée, une suggestion qui lui coûte mais qui, à son grand contentement, est écartée par Constant qui se récrie et lui jure une fidélité éternelle. D'ailleurs les lettres de Gabrielle suffisent amplement pour juguler sa frustration sexuelle ; elle en est pleinement consciente et en tire quelque fierté : « Je suis très heureuse de savoir que mes lettres te font grandement jouir. Je voudrais qu'en les lisant ton jet parte tout seul. Prends tes précautions auparavant et glisse un mouchoir contre le lulu afin qu'il décharge à volonté sans tacher le pantalon. » Pour un temps, la guerre disparaît et la correspondance s'affranchit de son cadre temporel pour ressembler à celle de tout amour contrarié par la distance. Ce sentiment d'intemporalité que le lecteur peut éprouver ne doit cependant pas égarer : Constant et Gabrielle vivent dans l'urgence, dans le contexte d'une guerre meurtrière qui, telle une épée de Damoclès, est suspendue au-dessus des correspondants et peut les séparer définitivement. Il faut donc se dépêcher de vivre et de dire qu'on s'aime car la

mort est là et peut frapper sans prévenir. Le caractère désuet et daté de certaines expressions, qui désignent pourtant des réalités plus crues comme le *cunnilingus* et la fellation (« je mets ma languette pointue dans le petit trou-trou de lulu », écrit Gabrielle, « je mets bien loin tout au fond ma languette dans la petite lulette », répond Constant), peut aujourd'hui faire sourire, mais illustre simplement l'amour pressé, absolu, et le besoin de jouir de deux êtres menacés de se perdre. La disparition de Constant en janvier 1916 démontre à ce propos que leur soif de vivre et d'aimer pour conjurer la peur de la mort était plus que légitime.

Constant et Gabrielle ont en effet joué de malchance. Alors que la permission se précisait, le régiment est mis en route pour la Serbie dont la situation est critique depuis que la Bulgarie a rejoint le camp des empires centraux. Aussitôt, Gabrielle court retrouver son mari une seconde fois, entre le 8 et le 15 octobre, pour des adieux déchirants. Elle n'est pas au bout de ses peines puisque, quelques semaines après le débarquement du 260^e en Serbie, la retraite générale est ordonnée, le pays abandonné aux troupes austro-hongroises et bulgares qui ont pris en tenaille les forces de l'entente. Dirigé sur Salonique, épuisé par la retraite, Constant tombe malade aux alentours de Noël et meurt de la dysenterie, le 5 janvier 1916. Sa tombe se trouve toujours au cimetière français de Salonique, à la troisième rangée, au numéro 216. Autour de lui, des centaines de croix, autant de pères, de fils, de fiancés et d'époux partis en 1914 pour ne plus jamais revenir, et qui ont laissé derrière eux une souffrance indicible. L'amour n'a pas triomphé de la guerre.

Jean-Yves Le Naour.

ses effets personnels renvoyés à sa femme, son livret militaire et même la lettre de son camarade de régiment annonçant le décès !

Comment ces souvenirs avaient-ils pu rester dans ce grenier, quatre-vingt-dix ans peut-être ?

Je repartis, tout étourdie, et commençai à déchiffrer six cents feuillets jaunis, couvrant toute l'année 1915 : grande écriture élégante à l'encre violette pour elle, fines pattes de mouche au crayon pour lui.

Les détails du quotidien, le cantonnement, les colis, les tranchées, la vie au village, tout devenait concret, tout était intact... Et je découvris un amour incroyable, fortifié, pour ne pas dire engendré, par la guerre.

Un roman apparaissait : les rigueurs de la séparation, l'attente, les rares permissions, puis le départ brutal pour l'Orient.

Mais il était question d'un « lulu » et d'une « lulette ». Qui étaient-ce ? Leurs enfants, des animaux de compagnie ? La lumière se fit tout d'un coup au vu de lettres plus explicites ! C'étaient leurs sexes qu'ils désignaient ainsi ! Tout était écrit : les souffrances, les fantasmes, les préparatifs érotiques des retrouvailles ! Comment, en 1915, un couple pouvait-il écrire cela ?

C'était touchant, troublant parfois... mais n'avais-je pas été comme désignée... Et puis Constant avait renvoyé toutes les lettres reçues, avait recommandé à sa femme de tout conserver, de tout classer, pour qu'ils les relisent ensemble, à son retour, au coin du feu, s'il rentrait...

Il n'était pas rentré.

Alors...

Ne devais-je pas les faire connaître pour rendre hommage à leur passion fauchée ?

Jean-Yves Le Naour, à qui je montrai ma trouvaille, me convainquit de la valeur exceptionnelle d'un tel témoignage.

Il fallait le rendre public. Je demandai à Jacques Combe, conteur, de m'accompagner dans des lectures-spectacles de cette correspondance.

Une représentation, le 11 novembre 2005 au village de Petit-Noir, fut particulièrement émouvante. Jeunes et anciens — dont certains voisins de Gabrielle — purent découvrir le couple qu'ils avaient connu et revivre le quotidien de la guerre dans leur village.

Et puis il fallait publier.

Pour laisser une trace de l'extraordinaire liberté de ton de ces amants révélés puis brisés par la guerre, de ces époux ordinaires, de leur courage et de leur souffrance, partagée par toute une génération.

Laissez-vous toucher par l'intimité de ce couple, mais entrez avec discrétion dans l'alcôve... Retenez votre souffle...

Martine Bazennerye
Paris, printemps 2006.